

## **Otherness and exclusion in *De purs hommes* by Mohamed**

**Mbougar Sarr**

**Mecheri Meriem<sup>1</sup>**

<sup>1</sup>University Yahia Farès of Médéa, Laboratory of Didactics of Language and Texts (Algeria).

**The E-mail Author: [mecherimeriem@gmail.com](mailto:mecherimeriem@gmail.com)**

**Received: 01/2024**

**Published: 06/2024**

---

### **Abstract:**

In the current global context and with the increasing number of debates around gender issues, literature offers a wide area of reflexion on the question of sexual identities. This paper proposes an analysis of the highlighting of “non-standard” sexualities and the process of exclusion due to sexual otherness in Mohamed Mbougar Sarr’s novel *De purs hommes*. It is a fiction that examines the existence of sexual minorities within a hostile and discriminatory heterosexist system, inviting to rethink the relationship between these communities and the rest of the society. Here, it is a question of demonstrating the treatment of the theme of homosexuality and the social exclusion that results from it.

**Keywords:** otherness, minority, exclusion, homosexuality, queer theory, social norms.

### **Altérité et exclusion dans *De purs hommes* de Mohamed Mbougar Sarr**

### **Résumé:**

Dans le contexte mondial actuel et avec la multiplication des débats autour de la problématique du genre, la littérature offre une vaste étendue de réflexion sur la question des identités sexuelles. La présente contribution propose une analyse de la mise en évidence des sexualités « hors-normes » dans *De purs hommes* de

Mohamed Mbougar Sarr et du processus de l'exclusion en raison de l'altérité sexuelle. Il s'agit d'une fiction qui examine l'existence des minorités sexuelles au sein d'un système hétérosexiste hostile et discriminant en invitant à repenser le rapport entre ces communautés et le reste de la société. Ici, il est question de démontrer le traitement de la thématique de l'homosexualité et de l'exclusion sociale qui en découle.

**Mots-clés :** altérité, minorité, exclusion, homosexualité, théorie queer, normes sociales.

## Introduction

L'homosexualité, une question épineuse et sensible, est restée pendant longtemps absente des récits subsahariens et cela malgré la croissante focalisation sur les identités individuelles au détriment de la question de collectivité. Cela pourrait revenir au fait qu'il s'agit d'un tabou profond dans les sociétés africaines traditionnelles. Cependant, quelques écrivains de ce XXI<sup>e</sup> siècle témoignent d'une volonté de briser les barrières qui l'entourent et de questionner une catégorie de la société passée jusqu'ici sous silence. Nous pouvons en dénombrer quelques-uns, notamment Sami Tchak dans *La fête des masques* (2004) et *Al Capone le Malien* (2011), ou encore Berthrand Nguyen Matoko avec *Le Flamant noir* (2004)<sup>1</sup>.

Ceci dit, être « homosexuel » représente une forme d'altérité, une marque de différence et souvent celle d'une stigmatisation, dans les sociétés africaines où l'hétérosexualité est la norme. Il s'agit de ce que Denise Jodelet nomme « l'altérité du dedans », celle :

[...] référant à ceux qui, marqués du sceau d'une différence, qu'elle soit d'ordre physique ou corporel (couleur, race, handicap, genre, etc.), du registre des

---

<sup>1</sup> Voir la thèse intitulée: Les représentations de l'homosexualité dans les littératures francophones contemporaines : entre silence, insultes, transvaluation et sexualité. Analyse de: *Le Flamant noir* (Berthrand Nguyen Matoko), *39 rue de Berne* (Max Lobe), *Chuchote pas trop* et *Portrait d'une jeune artiste de Bona Mbella* (Frieda Ekotto) et *La Fête des masques* et *Al Capone le Malien* (Sami Tchak).

mœurs (mode de vie, forme de sexualité) ou liée à une appartenance de groupe (national, ethnique, communautaire, religieux, etc.), se distinguent à l'intérieur d'un même ensemble social ou culturel et peuvent y être considérés comme source de malaise ou de menace. (Jodelet, 2005, p. 26)

Tout comportement sexuel s'écartant des conventions est associé à des passions perverses et à l'anormalité. Il représente une forme de distinction qui trouble le reste du groupe et qui soumet l'éthique collective à l'épreuve de ces pratiques déviantes. Dès lors, l'hostilité envers cet « Autre » s'installe, ce qui l'expose à plusieurs formes de rejet.

En guise de remise en cause de la condition homosexuelle au Sénégal, qui est à l'image de la majorité des pays africains, Mohamed Mbougar Sarr met ce phénomène au cœur de son récit et en fait une matière d'écriture. En effet, *De purs hommes* prend comme cadre la société dakaroise du XXI<sup>e</sup> siècle. Le narrateur, Ndéné Gueye, est un jeune professeur de littérature qui est pris dans un état de désenchantement et de lassitude quant à la situation sociopolitique de son pays dès son retour de France. Intrigué et troublé après avoir visionné la vidéo de l'exhumation d'un jeune homme soupçonné d'être homosexuel, le personnage principal ressent un vif besoin de connaître l'histoire de la victime.

Avec la succession des événements et la multiplication des rencontres et des échanges accumulés par le narrateur, le récit divulgue la réalité sombre des homosexuels et le danger qui les guette à tous les coins. En conséquence, une mise en question du système hétérosexuel dominant s'impose. C'est un roman qui met en avant par la même occasion le pouvoir de la rumeur et des préjugés dans l'absence de volonté de communiquer avec « l'Autre » et le refus de le comprendre dans sa différence. En brisant un tabou majeur, l'œuvre aboutit à des découvertes psychologiques et sociales concernant le rapport de force entre le groupe dominant et les groupes minoritaires. Elle met en outre la lumière sur la rupture des liens familiaux et sociaux sous le coup de l'incommunicabilité.

Le présent article propose d'analyser les modalités de la mise en récit de la thématique de l'homosexualité ainsi que l'exclusion qui en résulte dans *De purs hommes*. Nous visons à expliquer comment l'auteur a mis en œuvre différentes stratégies narratives et scripturales afin de lever le voile sur les mécanismes et les dysfonctionnements d'une société close en proie à l'intolérance de l'opinion publique. Nous ferons appel au cours de notre analyse à quelques éléments de la « théorie queer »<sup>2</sup> afin de mettre la lumière sur la dimension contestataire de l'œuvre et de la revendication de l'identité sexuelle.

### **Sexualités « minoritaires » : entre phénomènes étrangers et réalités africaines**

La question de l'homosexualité est introduite dans le récit sous forme d'un fait divers qui fait réagir la communauté dakaroise et trouble particulièrement le narrateur. C'est un épisode parmi tant d'autres qui se succèdent suite à la montée de l'inimitié à l'égard de cette minorité. La communauté dakaroise, telle qu'elle est décrite dans le texte, s'est engagée dans une « chasse à l'homosexuel » et s'est montrée catégorique quant à sa répulsion. Ndéné est dans son lit avec Rama quand elle lui montre la vidéo en question, une vidéo qui se transmet clandestinement d'un téléphone à un autre et dans laquelle se mêlent effroi et colère. L'événement homosexuel fait donc son apparition dans un terrain hétérosexuel, l'incipit in media res plonge directement le lecteur au cœur de l'atmosphère houleuse qu'il suscite.

Aborder un tel sujet avec tant de clarté vaut à Mohamed Mbougar Sarr plusieurs accusations, notamment celle de porter atteinte aux valeurs du pays. En effet, les pratiques homosexuelles sont fortement condamnées et criminalisées dans les sociétés africaines traditionnelles où les normes veulent depuis la nuit des temps que l'union homme/femme soit la base :

---

<sup>2</sup> La « théorie *queer* » représente une critique de l'héronormativité, de l'hétéropatriarcat avec une volonté de brouillage des frontières entre les sexes. Elle est développée au cours des années 1990 notamment par Lee Edelman et Judith Butler. Le terme *queer* désigne toute pratique dépassant les normes sexuelles (homosexualité, bisexualité, transexualité).

[...] on qualifie de normal ce qui se rencontre dans la *majorité* des cas mais aussi ce qui est tel qu'il *doit* être, ces deux significations, quoique distinctes, étaient indissociables. Ce qui veut dire que la norme n'est jamais purement et simplement déduite de la moyenne des phénomènes ou des comportements observés, qu'elle est toujours instituée à partir d'un jugement de valeur porté sur ces phénomènes ou ces comportements. Affirmer que l'hétérosexualité est normale, par conséquent, ce n'est pas se borner à un constat objectif fondé sur la réalité observable, c'est en même temps porter un jugement, indiquer une préférence. Cette dimension subjective est d'autant plus importante à souligner qu'il n'y a de norme qu'en fonction d'une exigence de normalisation, que la norme ne tire son sens que de l'existence de faits ou de comportements qui lui échappent ou lui résistent et qui seront dès lors rejetés dans la catégorie de l'anormal. (Roussel, 1998, p. 54)

La configuration de l'hétérosexualité en tant que norme de l'activité sexuelle émane d'un jugement subjectif, d'une appréciation sur laquelle s'entend un groupe social. Elle se confirme paradoxalement en tant que telle dans la présence de contenance qui lui diffèrent, celles qui sont rapidement marquée comme anormales. Judith Butler (1993) à son tour souligne que ces distinctions sont déterminées par une « hégémonie hétérosexuelle » qui élimine certaines identités sexuelles considérées comme déroutantes et donc inadmissibles. En ce sens, les individus ayant des préférences sexuelles « atypiques » sont considérés comme des intrus, des menaces à la société et des destructeurs de mœurs et de valeurs. Ils sont fréquemment assujettis à la colère de leurs concitoyens et les risques sont lourds : bannissement, emprisonnement, violence physique, etc. Cette stigmatisation dont souffrent les homosexuels les force souvent à passer sous silence leur sexualité et la vivre dans la clandestinité totale. Elle les pousse pareillement à adopter certaines stratégies pour dissimuler leur véritable identité sexuelle et survivre à la haine et à l'oppression : se marier avec une personne du

sexe opposé ; procréer et opter publiquement pour le discours dominant, afin de se fondre dans la masse. Sarr dans une entrevue accordée en 2018 au Monde affirme qu' « *Au Sénégal, être un bon homosexuel est soit caché, soit drôle, soit mort* », trois cas de figures qu'il a bien illustrés dans son récit.

Ainsi, le roman dépeint l'image réservée à cette tranche de la société considérée comme « anormale », à ces personnages étrangers dont les pratiques risquent de déséquilibrer l'ordre social. Leur entourage en fait des représentations stéréotypées et œuvre à diminuer leur cercle d'existence, même au niveau du langage où toutes les minorités sexuelles sont condensées dans un seul terme. C'est ce qu'explique Samba Awa Niang, le travesti des nuits festives de la ville, à Ndéné lors de leur rencontre :

Le mot *góor-jigéen* est problématique. Ça veut dire homme-femme, comme tu sais. Mais c'est quoi un homme-femme ? Rien et tout à la fois. On met dans le mot *góor-jigéen* toute identité sexuelle qui n'est pas hétérosexuelle. [...] Ici, lorsqu'on n'est pas hétérosexuel, on est *góor-jigéen*. Il n'y a pas de place pour le reste, pour tous les autres types de sexualité que beaucoup d'hommes et de femmes vivent pourtant. (Sarr, 2018, p. 118)

Samba Awa signale que dès qu'un individu dérouté de l'hétéronormativité, il est vite glissé dans une sorte d'exutoire que l'on nomme *góor-jigéen*, une appellation qui résume à elle seule différentes sexualités jugées comme « immorales ». Il souligne aussi la volonté d'étouffer ces orientations sexuelles en créant une dichotomie qui prend comme principe de base l'hétérosexualité : soit on est hétérosexuel, soit on ne l'est pas. Ce personnage affirme au final l'existence de ces diverses sexualités « minoritaires » mises à l'ombre dans son entourage.

Une question se pose ici par rapport à la présence de ces minorités dans le continent noir : l'Afrique est-elle vraiment ce continent pur et sain ou s'agit-il d'un fort déni de la réalité ? Deux discours se superposent dans le texte. Le

premier est le discours anti-*queer*, celui de l'hétérosexualité dominante, qui condamne sévèrement le phénomène et selon lequel il serait un fléau apporté par l'Occident et donc étranger aux sociétés africaines. Il émane d'un fort enracinement dans la tradition culturelle et religieuse de la région. C'est la parole qui se prononce publiquement (dans la mosquée, l'université, les rues, etc) et qui se concrétise parfois dans des actes de violence. Il s'agit d'un rejet catégorique de cette altérité sexuelle considérée comme une entreprise vicieuse :

Chaque pays a des valeurs sur lesquelles il s'est construit. Nos valeurs ne sont pas celles-là. Tout simplement. On ne peut pas les accepter comme quelque chose de banal, ce serait le début de notre mort, une trahison de nos ancêtres et de nos pères spirituels. Pire : une trahison de Dieu. Pour moi, c'est clair : si une minorité menace la cohésion et l'ordre moral de notre société, elle doit disparaître. (Sarr, 2018, p. 57)

Le père du narrateur, Cheikh Majmout Gueye, exprime au nom de toute une société la volonté d'éliminer tout ce qui sort de l'ordinaire, de réduire à néant ce qui peut déranger son ordre général. Majmout est la voix de la religion dans le texte. Dans sa description de son père, Ndéné souligne son caractère rigoureux et son refus de tout consensus quand il est question de religion. Dans l'extrait, il parle de sa communauté comme étant un tout solide et harmonieux, des propos qui aspirent à l'uniformité des attitudes et des valeurs. Majmout trouve que l'homosexualité est un grand danger, un parjure à la tradition et à la religion du pays susceptible de tout détruire.

Le second discours qui résonne dans le texte est celui des homosexuels eux-mêmes. Il s'agit des paroles souvent dites dans l'intimité, au risque de bannissement et d'exclusion. C'est celui qui refuse d'isoler l'Afrique du reste de l'humanité en accusant la société de dédaigner d'admettre la réalité des choses. Il soutient que l'homosexualité, comme l'hétérosexualité, est un comportement humain qui est au-delà des frontières spatio-temporelles :

Les preuves existent. Il suffit de s'intéresser un tout petit peu à la recherche anthropologique sur la question de l'homosexualité en Afrique pour se rendre compte de sa présence sur le continent avant la colonisation. Des siècles avant... Depuis toujours ! Les Sénégalais et beaucoup d'Africains n'en savent rien. *They don't wanna know*. Ils sont enfermés dans l'idée que leur pays est un espace pur, historiquement hétérosexuel. Ça les rassure. Ils croient à ce mythe, et ne cherchent pas à savoir. C'est la signification même de l'intégrisme, comme je te le disais. (Sarr, 2018, p. 85)

Angela est l'un des personnages que le narrateur rencontre au cours de sa quête de connaissance. Elle milite pour les droits de l'homme dans le cadre des activités de *Human Rights Watch*. Au cours d'un vif débat autour des interdits sexuels avec Ndéné, elle tente de le convaincre que les homosexuels ont toujours fait partie du continent noir. Elle accuse les Africains de s'enfermer dans le déni en parlant d'une Afrique idéale et en refusant de s'informer sur le sujet. Angela joue la carte des recherches scientifiques pour dire que le phénomène homosexuel en Afrique n'est pas le produit de la colonisation, que l'Afrique hétérosexuelle est une illusion qui sert à confronter les consciences. Il s'agit d'une parole contestataire qui pointe du doigt les préjugés où baigne la société et le rejet de tout ce qui sort de l'ordinaire :

Ceux qui haïssent les homosexuels dans ce pays parlent de pureté historique parce que c'est commode ; il leur permet d'accuser une fois de plus le Blanc de la responsabilité de ce qu'ils considèrent comme un Mal importé. Le système ne concerne pas que le Sénégal : chaque peuple de chaque pays du monde accuse l'étranger, le barbare, d'être la cause de sa décadence. De ce qu'il croit être la décadence. (Sarr, 2018, p. 87)

Angela continue son argumentaire en remontant à la source de cette discrimination. Elle considère qu'en refusant de reconnaître leur réalité, quelques sociétés africaines ont pris l'habitude de tout mettre sur le compte de

l'influence occidentale ; que c'est la peur du dissemblable, de l' « Autre » qui pousse les peuples à accusé l'étranger de tous ces maux.

Malgré l'espace scriptural accordé à cette minorité sexuelle dans le texte, nous ne pouvons parler d'affrontement de discours au niveau fictionnel. Car, le discours des personnages *queer* se trouve écrasé sous le poids de celui de l' « hégémonie hétérosexuelle » et reste une parole étouffée, celle qui se dit à voix basse. En effet, l'opposition aux homosexuels est publiquement affichée, sans crainte, dans les lieux publics : dans la mosquée lors des prêches ; dans l'université, lors des cours et même sous forme de notes officielle provenant des institutions étatiques. L'imam de la mosquée du quartier El Hadj Abou Moustapha Ibn Khaliloulah « Al-Quayyum » a résigné ses fonctions à cause de sa maladie et de son âge. Il est revenu de sa retraite pour un dernier prêche durant lequel il condamne fortement les événements liés à l'homosexualité et demande aux fidèles d'œuvrer à éliminer ces « êtres étrangers » au nom de la loi religieuse : « *Sur ce problème (effroyable quinte de toux), pas de discussion possible, pas de discussion envisageable avec quiconque. Pas de pitié. On ne doit même pas prier pour eux ! S'emporta le vieil homme* » (Sarr, 2018, p. 99). A ses côtés, le transmetteur de parole, le *jotalikat* communique, explicite et exagère les propos de l'imam. Ces deux personnages se montrent catégoriques quant au rejet des homosexuels. Leurs paroles qui incitent à l'exclusion de cette minorité sont applaudies et prisées par la foule.

A l'inverse, les propos des minorités sexuelles s'affirment en secret au cours des discussions intimes. C'est une parole furtive et dérobée. D'ailleurs, la majorité des discussions autour de la question d'homosexualité ont lieu le soir, dans les ténèbres, dans des bars où la musique et le bruit de la foule les atténuent, notamment les échanges de Ndéné avec Angela et Samba Awa Niang.

### **Les figures de l'homosexuel :**

Diverses formes, images et figures de la sexualité *queer* se côtoient dans cette fiction afin d'offrir une vision assez riche du phénomène et de traduire différentes expériences sociales : montrer l'homosexualité dans tous ces états. Se trouve au premier plan la sexualité ignorée et refoulée, celle du narrateur. Ndéné vit une hétérosexualité tout au long du récit avec des descriptions de ses rapports avec Rama. Il éprouve une fascination pour le corps féminin et une répugnance pour le masculin, ne laissant aucun doute sur sa bisexualité jusqu'aux derniers chapitres, et cela malgré les accusations et les rumeurs émanant de ses enseignements à l'université et de ses fréquentations :

Simplement, je ne sais pas comment, lorsqu'on est un homme, on peut aimer autre chose qu'un corps de femme. Je ne hais pas les homosexuels masculins, ils me sont étrangers, pas parce qu'ils me dérangent d'un point de vue moral ou religieux, mais parce qu'ils me déroutent dans une perspective esthétique. Je ne comprends pas, je n'arriverai jamais à comprendre leur attirance pour la sécheresse du corps mâle, sa platitude têtue, son relief sans collines, son cadastre sans vertige, sa sculpture étalée... (Sarr, 2018, pp. 83-84)

Dans ce passage, le personnage principal exprime son incompréhension quant à l'attirance entre deux hommes. Il décrit le corps masculin comme étant un terrain sec et sans intérêt. Ces paroles reflètent un mécanisme de défense qui se concrétise en un refoulement de son désir pour les hommes et le refus de son conscient de l'admettre : « *il y a encore refoulement lorsque l'acte psychique inconscient n'est même pas admis dans le système préconscient voisin, la censure l'arrêtant au passage et lui faisant rebrousser chemin* » (Freud, 1916, p. 72). Au cours de sa quête de soi, de sa découverte de sa propre sexualité, le narrateur se trouve étiré entre déni et acceptation. Ses propres désirs lui sont étrangers et il s'engage dans une lutte contre soi-même de peur d'aller au bout de sa rencontre :

De quoi as-tu peur, Ndéné ? D'être devenu un petit pédé ? T'as peur de ce que ce regard te fait ? Toi, grand

et fier hétéro historique, toi qui n'aimes et n'as jamais aimé que les femmes [...] Tu crains de te sentir attiré par un corps mâle nu ? T'as peur de la solitude, de la souffrance, du silence où te plongerait le fait d'être l'un d'eux ? Tu as peur de la foule qui viendrait t'arracher les yeux ? Toi, l'homme des foules, disais-tu ! Tu y es quelqu'un et quelconque, non ? Ah, lâche, tu crains la foule qui veut ta mort ! T'as peur de mourir ? Qu'est-ce qui t'arrive ? Elle aurait donc raison, la rumeur ? Que ferais-tu alors ? Que feras-tu ? Que vas-tu faire ? Te tuer ? Es-tu prêt à te supporter en homosexuel glorieux ? Réponds, imbécile ! (Sarr, 2018, p. 174)

Dans un monologue intérieur, Ndéné affronte ses peurs et désirs, ce qui laisse paraître le poids des préjugés qu'il porte, l'influence de la société et son emprise sur lui. Il y dénombre les périls auxquels les homosexuels sont constamment exposés : isolement, violence et mort. Le narrateur ne cesse de préciser qu'il ignore la raison pour laquelle il s'intéresse à l'histoire d'Amadou. Ce n'est que lorsqu'il quitte sa ville pour s'exiler temporairement dans un petit village que Ndéné découvre cette part cachée en lui. Il se rend compte de son attirance pour les hommes quand il s'éloigne de sa communauté d'origine dont la culture hétérosexuelle le submerge de certains jugements et de croyances. L'accumulation des phrases interrogatives dans cet extrait reflète le déchirement intérieur dont souffre le narrateur et le cumul des craintes qu'il endure.

Le récit met pareillement en scène une homosexualité avouée et pleinement vécue, à travers deux personnages bisexuels. Le premier est Rama l'amante du narrateur, une jeune femme qui travaille dans le milieu de la nuit et qui accumule les relations avec les deux sexes : « *Bisexuelle, elle ne souhaitait renoncer ni aux hommes ni aux femmes, qu'elle chérissait également d'un puissant amour* » (Sarr, 2018, p. 64). Le second est Angela la métisse, l'une des amoureuses de Rama, qui revendique haut et fort son amour pour les deux gendres. C'est ce qu'elle affirme quand Ndéné lui pose la question : « *Of course. Il faut être fou pour ne pas profiter de tout le plaisir que l'humain, homme ou*

*femme, peut procurer et éprouver* » (Sarr, 2018, p. 83). Il s'agit d'une sexualité libre de toute exclusivité et de toute conventionalité.

Une autre forme d'étrangeté sexuelle est celle vécu dans la clandestinité. M. Coly, collègue et ami de Ndéné Gueye, dissimule sa sexualité en fondant une famille avec une femme et en faisant profil bas. Il est pour la discrétion et la prudence, d'ailleurs, il s'oppose à ceux qui s'affichent publiquement au risque de se faire lyncher :

Il y a beaucoup plus d'homosexuels qu'on ne le croit dans ce pays. Simplement, ils ont peur. Peur d'être confondus avec la minorité vulgaire, la plus bruyante, peur d'être tués. [...] Les homosexuels vulgaires qui sont persécutés ne devraient pas se plaindre de la vague de l'homophobie qui déferle sur le pays. Ils ont sont les principaux responsables. (Sarr, 2018, 147).

Coly estime que la montée de la discrimination sexuelle et son association à la délinquance sont dues à la témérité et la grossièreté de certains. Il trouve que les actions contre les homosexuels sont une réaction naturelle dans une société régie depuis toujours par des normes hétérosexuelles. M. Coly ne parle jamais de son amant le *Jotalikat* qui, lui, cache autrement son identité sexuelle. Il le présente au narrateur comme étant son ami. Ce transmetteur de paroles des dignitaires religieux adopte un discours extrémiste et homophobe et prononce des paroles violentes comme il a fait lors de la transmission du prêche de « Al Qayyum » à propos des homosexuelles. L'acharnement qu'il a pu afficher contre ces derniers ne laisse aucun doute sur son orientation sexuelle, jusqu'au jour où il trouve la mort après que l'on a surpris avec Coly.

A côté de ces différentes figures, Sarr met en scène des personnages qui sont homosexuels parce que la rumeur le veut. Il s'agit de ceux dont l'homosexualité n'a jamais été prouvée et dont ils subissent quand même les conséquences. C'est une homosexualité subie par la force de la rumeur et des préjugés, à l'instar de Samba Awa, le plus célèbre des *góor-jigéen*. Ce personnage est très populaire pour ses qualités de grand animateur de festivités.

Etrangement, il est le seul « *góor-jigéen* » qui soit accepté en tant que tel: personne ne cherche à le pousser à se repentir ou à le tuer. Suite à la réputation que l'on lui a collée, sa femme le quitte et il ne voit plus ses enfants. Il affirme à Ndéné son hétérosexualité et qu'il se résigne à accepter le visage que la société lui a assigné :

Je peux être tué demain pour ce que je ne suis pas, mais qu'on croit que je suis à cause d'un mot ou d'une rumeur. Alors oui : ça m'inquiète un peu. Mais je crains de moins en moins la mort. Beaucoup de gens que je connaissais sont morts parce qu'on les accusait d'être *góor-jigéen*, même s'ils étaient simplement efféminés dans leurs manières. Sexuellement, je ne suis pas un homosexuel. (Sarr, 2018, p. 118)

Enfin, Le désir homosexuel est évoqué à travers une célèbre figure littéraire, Verlaine, que l'on interdit l'enseignement à l'université, à côté d'autres écrivains « *dont l'homosexualité était avérée ou même soupçonnée* » (Sarr, 2018, p. 43). Les récits de Sarr sont toujours truffés de références littéraires et ne manquent jamais de faire honneur aux grandes figures de la littérature.

Ainsi la minorité est majoritaire ici à travers la multiplication des figures et des paroles. Bien qu'ils soient assujettis au discours de leur société qui les lynche, ces « étrangers » sont sujets du discours et le lecteur a un accès direct à leur pensée. L'auteur s'est assuré de leur donner une place centrale non seulement à travers la thématique qui constitue la toile du récit, mais aussi par le biais de l'instance narrative qui cherche à comprendre le phénomène, des échanges et débats autour de la question qui alimentent l'histoire et qui la font avancer. Il offre l'opportunité au lecteur d'avoir une vue de l'intérieur de cette part de la société méconnue dans sa majorité.

### **La dynamique de l'exclusion**

S'avérer différent du reste de la masse, franchir l'infranchissable aux yeux d'une société hétéronormée vaut l'exclusion dans *De purs hommes*. Ces individus

« hors-normes », à jamais perdus, sont bannis en raison de leur identité sexuelle qui ne se plie pas aux normes. Ainsi, le processus de l'exclusion dérive à partir de la discrimination et du rejet du différent, de la volonté de maintenir une communauté homogène et d'éliminer les groupes sociaux qui y dérogent.

La mise à l'écart de Ndéné Gueye s'élabore sur plusieurs phases dans le texte. Elle commence à l'université où l'on interdit l'enseignement des poètes homosexuels. Suite à la montée de violence et de colère à cause de quelques événements liés à l'homosexualité, le ministère de l'Enseignement supérieur demande aux enseignants d'éviter l'étude d'auteurs homosexuels. Le narrateur qui continue à enseigner Verlaine en refusant de mêler « le moi social » avec « le moi profond »<sup>3</sup>, se trouve soumis à la rage de ses étudiants qui désertent son cours. On lui exige des excuses et Ndéné se trouve exclu de sa plus grande passion, l'enseignement de la littérature : « *Chez Verlaine, j'aimais le poète, l'homosexuel m'importait peu. Mais je savais que ma réponse semblerait absurde aux étudiants [...] Dans ce pays, Proust a tort, éternellement tort, et Sainte-Beuve a raison* » (Sarr, 2018, p. 75). Ndéné Gueye est par la suite exclu de la maison familiale quand il refuse de nier des faits jugés comme preuves de son homosexualité. En effet, le personnage principal est accusé d'être un *góor-jigéen* à cause de ses visites à la mère d'Amadou, son entrevue avec Samba Awa et l'enseignement de la poésie de Verlaine. Il se trouve aussitôt banni de la maison par son père :

La rumeur rapportait donc des faits exacts, mais leur interprétation, leur signification, les conséquences et conclusions qu'elle en tirait ne disaient pas la vérité. Elle touchait à la vérité factuelle, mais manquait totalement la dimension métaphysique. Pourtant, comment l'expliquer à mon père et Adja Mbène sans

---

<sup>3</sup> Ce sont deux notions développées par Marcel Proust dans son *Contre Sainte-Beuve*. Le moi profond, étant l'être créateur, se distingue de l'être social représentant, cette partie superficielle de l'homme qui se présente au monde. Selon Proust, on ne peut prétendre connaître l'écrivain par le biais de sa vie sociale. L'artiste se révèle uniquement à travers l'écriture.

donner raison à la rumeur ? Comment l'expliquer sans  
aggraver mon cas ? (Sarr, 2018, p. 156)

Le narrateur est finalement mis à l'écart par le reste de la société qui l'a étiqueté d'homosexuel par le pouvoir de la rumeur, ce qui le pousse à fuir la ville, bien que temporairement, pour se réfugier dans un petit village à la recherche de répit et de réponses aux questions qui le tourmentent « *Il fallait que je parte, que je quitte la capitale quelques jours. On m'y disait probablement homosexuel, mon poste d'enseignant y avait été suspendu, j'y étouffais. J'avais toutes les raisons de m'éloigner un temps* » (Sarr, 2018, p. 163). L'accusation qui l'atteint se base sur des actes associés à la représentation sociale de l'homosexuel.

Pareillement, Samba Awa Niang est exclu de sa famille à cause de sa réputation de *góor-jigéen*. Sa femme divorce quand il décide de continuer à se travestir. Il est aussi évincé de la vie sociale : il anime certes les fêtes mais sa fréquentation reste interdite. Il s'agit d'un homme solitaire bien qu'il soit au centre des festivités de la ville, le premier animateur des nuits dakaroises.

Même après leur mort, les personnages *queer* sont persécutés et condamnés à subir des humiliations dans le récit : « *Entre eux et moi, le corps : déterré, souillé, les vers, les blessures, encore et toujours les grosses mouches noires et vertes...L'odeur...* » (Sarr, 2018, p. 134). On refuse d'offrir des funérailles à Amadou et de l'enterrer proprement. Sa mère a dû payer deux hommes pour l'aider à l'inhumer en plein milieu de la nuit. Il est déterré peu après par la foule. Cette exclusion du cimetière musulman exprime une forte répulsion à l'égard des individus *queer* qui les suit même dans l'au-delà. Amadou est exclu aussi des prières et la société juge immonde de prier pour des individus dont les actes sont jugés abominables. Ce personnage est enfin exclu du discours et relégué au statut d'objet, bien que son histoire alimente le récit. Son homosexualité n'a jamais été confirmée et il a succombé à sa maladie sans jamais avoir l'opportunité de se défendre.

L'exclusion ne se limite pas aux personnages *góor-jigéen*. Elle touche de façon pareille les personnages qui les soutiennent ou qui affichent de la compassion à leur égard. C'est ce qui explique le fait qu'ils soient vite abandonnés par leurs proches. Majmout Gueye, le père de Ndéné, est un homme de religion respectueux et apprécié. Il est au début choisi pour diriger la prière de vendredi à la mosquée du quartier. Il est exclu de cette position de notable religieux suite à sa demande à l'assistance durant son prêche de prier pour les homosexuels :

On parla encore longtemps de la disgrâce de mon père, qui se retrouvait de plus en plus seul. J'avais presque pitié de lui. Il sortait et marchait au milieu des moqueries, des rumeurs, des bas mots, des regards hostiles. Ses anciens soutiens l'avaient abandonné, les uns après les autres, pour rallier le camp de Mohammadou Abdallah, devenu l'homme fort du quartier. Jadis très populaire, mon père n'était plus que celui qui avait *recommandé de prier pour un homosexuel*, un mal-aimé. À la mosquée, il n'était plus au premier rang, ni parmi les suivants, d'ailleurs : il était devenu un fidèle parmi les autres, perdu quelque part dans les rangées, s'il réussissait à y trouver une place. (Sarr, 2018, p. 102)

La mère d'Amadou, quant à elle, est une vieille femme qui vit seule depuis la mort de son fils. Personne ne lui rend visite hormis Angela car la maison, là où Amadou est enterré, est considérée comme maudite. La société lui reproche ne pas avoir abandonné son fils, de vouloir l'enterrer dans le cimetière musulman et d'accueillir sa tombe dans le jardin de sa maison. Elle finit par tout quitter et aller à Touba, la ville sainte.

L'exclusion est ainsi une fatalité pour les personnages *queer* jugés indignes de faire part de la société. Elle est justifiée par leurs pratiques sexuelles liées à la déchéance et à la volonté de salir leur entourage. Ces personnages subissent donc la haine de ceux qui détiennent le pouvoir social pour ce qu'ils sont.

## Conclusion

Le récit de Mohamed Mbougar Sarr est celui de la difficulté d'exister quand l'on est « Autre ». Il s'agit d'un texte qui donne à lire ce que signifie être homosexuel dans une société hostile, où les conventions sociales sont de rigueur. En donnant la parole à ces bannis de la société, l'auteur offre un regard de l'intérieur du phénomène comme une volonté d'abolir certains stéréotypes qui lui sont liés.

En optant pour une esthétique réaliste, l'auteur tente de faire écho à la réalité de son temps, de montrer le vécu pénible des minorités sexuelles et de dévoiler les tars d'une société qui n'est pas ouverte à l'échange. *De purs hommes* est le lieu d'une contestation sociale des individus confrontés au quotidien à la discrimination à cause de leur orientation sexuelle déviante.

L'écriture de Mohamed Mbougar Sarr traite la question de la différence sexuelle en laissant entendre les deux discours qui s'entrechoquent. La diversité des figures et la dimension polyphonique du texte met en valeur l'individualité de chaque personnage et invite au dialogue entre le même et le différent. D'ailleurs le titre du roman est très suggestif, dans la mesure où il met en valeur l'humanité des uns et des autres au détriment de tout.

## Références

- Butler, J. (1993). *Bodies That Matter : On the Discursive Limits of « Sex »*. Londres. Routledge.
- Freud, S. (1916), *Introduction à la psychanalyse* (Traduit par Jankélévitch). Paris. Payot.
- Jodelet, D. (2005). Formes et figures de l'altérité. Dans M. Sanchez-Mazas et L. Licata (dir.), *L'Autre : Regards psychosociaux* (pp. 23-47). Paris. La presse de l'université de Grenoble.  
<https://www.pug.fr/extract/show/780>.
- Matoko, B. (2004). *Le Flamant noir*. Paris. L'Harmattan.

- Moussavou, L. (2020). *Les représentations de l'homosexualité dans les littératures francophones contemporaines : entre silence, insultes, transvaluation et sexualité. Analyse de : Le Flamant noir (Berthrand Nguyen Matoko), 39 rue de Berne (Max Lobe), Chuchote pas trop et Portrait d'une jeune artiste de Bona Mbella (Frieda Ekotto) et La Fête des masques et Al Capone le Malien (Sami Tchak)* [Thèse de doctorat, Université Grenoble Alpes]. <https://theses.hal.science/tel-03022025/document>.
- Proust, M. (1954). *Contre Sainte-Beuve*. Paris. Gallimard.
- Roussel, Y. (1998). Les récits d'une minorité. Dans D. Borillo (dir.), *Homosexualités et droits*. Coll. « Les voies du droit ». Paris. PUF.
- Sarr, M. (2018). *De purs hommes*. Dakar. Jimsaan.
- Tchak, S. (2004). *La fête des masques*. Paris. Gallimard.
- Tchak, S. (2011). *Al Capone le Malien*. Paris. Mercure de France.